Conte tiré de Contes et légendes des Comores

ou genèse d’un pays bantu

Editions Flies France, 2004

# LE PLUS BEAU DES HERITAGES

Il était une fois, juste une fois, un jeune garçon orphelin. Ses parents, avant de mourir, lui laissèrent une petite calebasse d’eau. Tel était son unique héritage.

Un matin, il se leva, prit sa calebasse et partit. Il ne savait pas où il allait exactement. Il faisait très chaud, très très chaud. Il marcha longtemps. Fatigué, il s’assit au pied d’un arbre. Il s’apprêtait à boire, mais une voix l’interpella :

- Jeune garçon, écoute-moi !

Il se retourna et trouva un vieillard portant une longue barbe blanche.

- J’ai soif, mon enfant, donne-moi à boire !

Le jeune garçon regarda l’eau de sa petite calebasse et la trouva insuffisante pour deux personnes. Sans hésiter, il la tendit au vieillard qui la but d’un trait.

- Je te remercie, mon enfant ! Tu as désaltéré mon corps, laisse-moi désaltérer ton esprit !

Le jeune garçon ne comprenait rien. Le vieillard lui rendit sa petite calebasse vide et lui dit :

- Tu traverses la vie, mon enfant, et n’oublie jamais ces paroles. N’oublie jamais, mon enfant : le plus petit peut accoucher du plus grand, quand on te fait confiance, mérite cette confiance et quand on te demande de patienter, patiente, car la patience est souvent source de bonheur. Souviens-toi de tout cela, mon enfant !

Et le vieillard disparut. Le jeune garçon ne comprit rien à tout cela mais il retint, toutefois, les paroles. Il reprit son chemin. Il avait faim et soif. Il arriva devant une vétuste case et y trouva une vieille femme. Il demanda à boire. La vieillarde lui offrit un peu d’eau et lui demanda :

- Mon enfant, sais-tu écrire ?

- Oui !

- Je te propose un petit travail : tu rédigeras mes lettres et, en contrepartie, tu auras nourriture et gîte !

Le jeune garçon voulut lui rire au nez et lui dire qu’il rêvait mieux que d’être le scribe d’une vieille folle. Il se rappela des paroles du vieillard : «Le plus petit peut accoucher du plus grand !». Alors, il accepta. Un jour, il vit venir un homme majestueusement habillé, assis sur un beau cheval noir.

- Je suis le vizir, se présenta l’homme. Le roi a vu une lettre que tu as écrite. Il était impressionné par ton style et ta calligraphie. Il m’envoie te chercher pour que tu deviennes son scribe particulier.

Et voilà donc le jeune orphelin au château, scribe du sultan. Le monarque appréciait tellement son travail et sa gentillesse, qu’il en fit son homme de confiance. Un jour, le roi vint le voir et lui dit :

- Mon ami, je dois m’absenter pour un long voyage. Je m’en vais à Zanzibar et je serai de retour dans un mois. Je te confie la princesse et le royaume. Sois-en digne !

Le roi, le vizir et sa cour partirent pour Zanzibar. Le jeune orphelin resta au château. Une nuit, alors qu’il dormait, il sentit une main se poser sur son épaule. Il se réveilla et trouva la belle princesse assise sur son lit.

- Princesse, que se passe-t-il ? demanda-t-il.

- Je suis venue te dire que je t’aime ! Deviens mon époux !

Ebloui par le charme de cette belle princesse, le jeune garçon voulut l’embrasser, mais il se souvint des paroles du vieillard : «Quand on te fait confiance, mérite cette confiance !». Il recula et dit :

- Princesse, ta beauté m’éblouis, certes, mais je dois respecter la confiance de ton père !

Profondément déçue et blessée, la princesse s’en alla. Le temps passa. Le roi revint de son voyage. Il ne reconnut pas sa fille : elle était cadavérique et couverte de blessures.

- Qu’as-tu, ma fille ?

Et la princesse répondit en sanglotant :

- Mon père, dès que tu es parti, ton scribe est venu me voir pour me dire qu’il m’aimait. J’ai repoussé ses avances. Alors, il m’a enfermée dans une pièce noire. Il ne me donnait ni à manger, ni à boire. Il ne faisait que m’insulter et me battre ! Oh, mon père, comme je suis heureuse que tu sois de retour !

Furieux, le sultan sortit son sabre pour aller trancher la tête du scribe, mais le vizir le retint :

- Sire, ne fais pas cela. Si tu le tues ainsi, tout le monde dira que tu es un criminel ! Agissons de la sorte : envoie des hommes à ton champ le plus lointain. Demande-leur de creuser une grande fosse. Ensuite, ordonne-leur d’y précipiter le premier homme à cheval qui se présente à eux.

Le roi trouva la proposition excellente. Il demanda donc à ses hommes d’aller creuser une fosse profonde et grande et d’y précipiter le premier homme à cheval qui se présenterait à eux. Ensuite, il appela son scribe et lui dit :

- Mon ami, j’ai ordonné à mes hommes d’aller labourer mon champ qui est entre le gros baobab et la grande montagne. Prends ton cheval et va voir s’ils ont terminé leur ouvrage.

Le jeune garçon accepta. Il prit son cheval et partit. Le vizir regarda le sultan et dit :

- Vois-tu, Sire, tes hommes l’enterreront vif ! Personne ne te soupçonnera ! Nous dirons à tous tes sujets que ton scribe a disparu après avoir volé des sacs d’or au château !

Sur son chemin, le jeune garçon avait soif. Il s’arrêta devant une case et hurla :

- Y a t il quelqu’un ici ?

Un vieil homme se présenta. Le jeune garçon, toujours assis sur son cheval, ordonna :

- Donne-moi à boire !

Le vieil homme lui donna à boire.

- Pourquoi ne viendrais-tu pas partager mon plat de manioc, mon enfant ?

Le jeune garçon voulut rétorquer à ce vieillard qu’il était en mission pour le roi et qu’il n’allait pas se mettre en retard pour un ridicule plat de manioc. Soudain, il se souvint des propos du vieillard qui avait bu toute l’eau de sa petite calebasse, unique héritage de ses parents. Que disaient ces mots ? Ils disaient exactement : «Quand on te dit de patienter, patiente !». Il descendit de cheval, attacha sa bête, partagea le repas avec le vieil homme. Il était tellement fatigué qu’il s’endormit.

Pendant ce temps, au château, hantée par les remords, la princesse partit voir son père et lui révéla la vérité :

- Mon père, j’ai menti. Une nuit, je suis allée voir ton scribe. Je lui ai dit que je l’aimais. Il n’a pas voulu de moi parce qu’il respectait ta confiance. C’est parce que j’étais déçue que j’ai inventé toute cette histoire.

Le sultan appela le vizir :

- Vizir, va empêcher mes hommes de tuer ce garçon ! C’est un homme de confiance !

- Mais Sire ! Il faut le laisser mourir !

- Obéis et exécute-toi, vizir !

Le vizir prit son cheval et partit. Il se répétait :

- S’ils ne l’ont pas enterré vivant, je le tuerai personnellement !

En effet, le vizir haïssait le jeune scribe parce qu’il craignait qu’il lui prît sa place de vizir un jour. Les hommes du roi avaient fini de creuser et ils virent le vizir arriver sur son cheval. Ils l’attrapèrent, l’attachèrent, le bâillonnèrent, le précipitèrent dans la fosse et le couvrirent.

Le jeune garçon se réveilla, prit son cheval, alla au champ du sultan et ne vit personne. Il retourna au château. Quand le sultan le vit, il bondit, le prit dans ses bras et lui dit :

- Mon enfant, tu es un homme de confiance ! Veux-tu épouser ma fille ?

Le jeune scribe épousa la belle princesse. Ils eurent un premier enfant. Le jour de sa naissance, son père lui glissa à l’oreille :

- Le plus petit peut accoucher du plus grand, mon enfant !

Le temps passa et la princesse accoucha d’un deuxième enfant. Le père chuchota à l’oreille du bébé :

- Quand on te fait confiance, mérite cette confiance, mon enfant !

Le temps passa encore et la princesse accoucha d’un troisième enfant. Le père, ancien scribe, murmura à l’oreille du nouveau-né :

- Quand on te demande de patienter, patiente, car la patience est souvent source de bonheur, mon enfant !

Quand les enfants grandirent, ils échangèrent les paroles du père. Ils dirent aux enfants de leurs enfants que le plus bel héritage de leur père était et resterait ces trois nœuds de sagesses.